

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 4

Artikel: Nouvelles à la main
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES SUPERSTITIONS DES SOUVERAINS

Un vieux diplomate qui a parcouru la plupart des cours européennes a confié un jour à un de nos confrères parisiens, dans le plus grand mystère :

« — Si vous saviez combien sont superstitieux tous ces princes et ces souverains qu'on nous représente comme fort au-dessus de tous les vulgaires préjugés ».

Et le vieux diplomate, ayant recueilli un peu ses souvenirs, raconta :

« — Le roi de Portugal est certainement un prince extrêmement pratique. C'est un véritable homme d'affaires, brillant, heureux, spirituel, qui, toute la semaine durant, charme ceux qui l'approchent. Eh bien, le vendredi, il devient morose, maladroit, et pour rien au monde ne s'engagerait dans une affaire. Tenez, il y a quelques années, il était en Angleterre, et un jour il dut prendre la parole dans une réunion des plus « select ». Ce jour, malheureusement, était un vendredi. Le roi, très ennuyé, monte sur une estrade ornée de superbes vases de fleurs. Il va ouvrir sa bouche, fait un geste de la main. Un des vases tombe sur la tête d'un des nobles lords, qui écoutait au premier rang.

Aussitôt le roi descend auprès du blessé, s'empresse, s'excuse, disant : « Je savais bien que cela serait ! Oui ! je savais que cela arriverait. Si, aujourd'hui, c'eût été samedi au lieu de vendredi, j'aurais eu plus de chance, et votre tête aussi. »

La princesse de Galles, elle aussi, a sa superstition. Voici la petite histoire que raconta à un petit cercle d'intimes son noble époux :

Il n'était alors que duc d'York.

Hier, je trouve la duchesse en larmes. Je m'inquiète, et elle me confie :

« — Oh, je suis bien malheureuse, j'ai cassé une glace et cela porte malheur. Tout à l'heure, en effet, j'ai trouvé Betsy, ma plus jolie petite chatte, en train de mourir. »

Et le duc ajoutait :

« Je n'aime pas les chats, et comme ma femme en a encore quatre, je vais de ce pas briser quatre glaces. Cela me débarrassera peut-être de ces vilaines bêtes. »

Et Guillaume II ! Un jour, il voit une pie passer à gauche, au-dessus de sa tête. Se tournant vers le duc de Cambridge, il dit :

« — Je viens de voir une pie. Je ne suis pas spécialement superstitieux, mais je n'aime pas rencontrer ces affreuses bêtes : non en vérité.

Le duc se mit à rire, et, joyeusement :

« — Est-ce que Votre Majesté, dit-il, connaît notre vieux dicton sur les superstitions relatives aux pies : Une pour le chagrin, deux pour la joie, trois pour un mariage, quatre pour une naissance. Il faut chercher deuxième, troisième ou quatrième pie.

« — Vraiment, dit l'empereur pensif ; quatre pour une naissance. Mais s'il y en avait cinq.

« — Cinq, fit le duc, très grave ; ce serait des jumeaux ! »

Il y a aussi une certaine histoire de bague que se transmettent les rois de Prusse. Un jour Guillaume I^{er}, qui la portait continuellement, l'égara. C'était au plus fort de la marche victorieuse des armées allemandes en France. Ce jour-là, les Allemands éprouvèrent un échec sérieux ; leurs pertes étaient énormes. Et le roi se désolait, jurant que tout était perdu si la bague ne se retrouvait pas. Guillaume II l'avait donnée à son fils, le kronprinz, qui en fit cadeau à une Américaine, Mlle D... Colère et désolation de l'empereur, qui envoya messenger sur messenger à celle qui portait la fortune des Hohenzollern. Celle-ci ne fit aucune difficulté pour rendre au souverain le précieux porte-bonheur.

Mais ce que Guillaume II redoute le plus, c'est l'apparition d'une terrible « Dame Blanche », annonciatrice d'un trépas prochain dans la famille Hohenzollern.

« — Aussi bien, ajouta le diplomate, il m'est arrivé de jouer un rôle de témoin, qui me ferait presque ajouter foi à cette légende. J'ai connu et approché cette infortunée impératrice d'Autriche, dont les malheurs se succédèrent avec une si effrayante intensité. Un jour, j'avais l'honneur d'être reçu par elle. Je la trouvai toute gaie. Et comme je m'enquerais discrètement du motif de cette bonne humeur inhabituelle :

« — Je vais vous le confier, me dit-elle ; j'ai beaucoup aimé l'Irlande, tant, même, que je suis devenue presque une Irlandaise comme croyances. Or, les Irlandais ont une fée qui, lorsqu'ils vont mourir, vient les prévenir. C'est la *banshee*. Eh bien, ajouta-t-elle, devenue tout à coup plus grave, cette nuit, la « *banshee* » m'est apparue. Treize jours après, exactement, la malheureuse souveraine tombait à Genève, sous le poignard d'un assassin. » Et le diplomate, songeur, disait à voix presque basse :

« — Après tout ! faut-il rire de tout cela, ou faut-il y croire ? »

L'Histoire du Parapluie

On a été fort ingrat à l'égard du parapluie, qui, pourtant, lui, nous rend de perpétuels services ; aucun savant n'a daigné consacrer quelques épais in-quarto à l'histoire de ce précieux instrument. Ces lignes ne combleront certes pas cette grave lacune mais elles constitueront toujours un commencement de réparation.

D'après certains auteurs, le parapluie était connu des Chinois sous la dynastie *Tchéou*, onze siècles avant Jésus-Christ. En Europe, l'invention en est beaucoup plus moderne et ne remonte pas au delà du dix-septième siècle de notre ère. Il paraît avoir pris naissance en Angleterre, pays particulièrement pluvieux, et semble être issu du parasol à l'orientale, en usage à cette époque. Ses débuts furent pénibles : ceux qui le portaient se voyaient en butte aux lazzis intéressés des cochers. C'était, d'ailleurs, un instrument fort incommode, ne pesant pas moins de 1,600 grammes : son poids a progressivement diminué, et vers 1850, il ne pesait plus que 300 à 500 grammes.

A l'origine, le parapluie avait une couverture en soie gommée ou en coton ciré, des extenseurs et des baleines en jonc, des articulations très primitives ; on le tenait par un anneau, le manche renversé. Il s'est peu à peu modifié et perfectionné, jusqu'à devenir le gracieux parapluie aiguille de nos jours.

Le parapluie a eu ses heures de célébrité, notamment sous Louis-Philippe, qui l'eut en si grande affection ; il a aussi vaillamment résisté aux sobriquets de *riflard*, de *pépín* et de *robinson*, dont les mauvais plaisants se sont plu à l'accabler.

Nouvelles à la main

Crétinot a pris un billet à une loterie qui compte 2,000 numéros. Le jour du tirage arrivé, le numéro 2 sort.

Et Crétinot, qui a le numéro 1827, de s'indigner :

— C'était bien la peine, s'exclame-t-il, de faire tant de numéros !

Discussion politique. L'un des deux adversaires est médecin.

— Je n'ai jamais changé d'opinion, crie son interlocuteur.

— Et moi, clame le médecin, je n'ai jamais crié : « Vive personnel ! »

Un monsieur fixe un rendez-vous d'affaires à un bohème.

— Ainsi, c'est entendu, lui dit-il, je vous attends demain après dîner.

Et le bohème, piteusement :

— Précisez davantage : « après dîner », ça ne veut rien dire pour moi !

L'irascible Crétinot, attend au café un ami qui lui a donné rendez-vous. L'heure s'écoule et l'ami n'arrive point.

— Il ne viendra pas maintenant, fait observer quelqu'un.

Et Crétinot :

— Qu'il s'en avise ! S'il ne vient pas, il sera joliment bien reçu !

Au bureau de placement :

— Pour vous prendre comme bonne d'enfants, je vous trouve bien petite.

— Mais ça vaut mieux. Madame ; le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

A la 6^e chambre correctionnelle :

Le président. — Vous n'êtes ni parent, ni allié du prévenu ?

Le témoin. — Parent : non. Allié : Oui.

Le président. — Allié ?

Le témoin. — Dame ! Il est Russe, et je suis Français.

Entre femmes, dans un salon.

— Dites-donc, il me semble que Mme X... est moins laide que de coutume.

— Allons donc ! elle est quelquefois plus laide, jamais moins !